

Algaric, assis à l'avant et ramant avec une vigueur et un entrain décelant un habile canotier, se dirigea rapidement vers le lieu du combat. Seulement, au lieu de longer les falaises, il tira vers l'ouest, afin de rejoindre les canots anglais du côté opposé à celui par lequel le feu avait été engagé.

En cet instant, les détonations se succédèrent avec une fureur telle qu'on eût dit que la falaise allait s'effondrer.

Le jour se levait radieux, et, quand la fumée se dissipait roulant par tourbillons, Algaric pouvait apercevoir sur la crête des falaises les silhouettes des chouans qui, le fusil sur l'épaule et des cordages à la main, s'apprétaient à descendre.

## VI

## LA LIGNE D'ATTAQUE.

Les chaloupes anglaises s'étaient rapprochées de la côte, à demi-portée de pistolet ; mais la ligne des écueils les empêchait d'aller plus loin, la marée n'étant pas encore assez haute.

Sans doute les corsaires connaissaient merveilleusement cette partie du littoral, car ils avaient su profiter habilement, pour leur défense, de toutes les difficultés, de tous les obstacles qu'elle présentait. Chacune des six excavations, dans lesquelles Crochetout avait placé un homme, était précisément entre deux écueils qui, laissant un jour en face d'elle, permettait au corsaire à l'abri sous le rocher de faire feu sur ses ennemis sans donner à ceux-ci la faculté d'aborder, car la passe était trop étroite, et, entre les écueils et les falaises, l'espace trop resserré pour qu'une grosse chaloupe pût tourner.

Le feu était formidable du côté des Anglais, mais la masse des projectiles venait se briser contre les falaises ; des volées de pierres répondaient aux décharges de mousqueterie ; les corsaires, à l'abri, ne pouvaient être atteints. Rien ne protégeait les chaloupes, et le nombre énorme des assaillants rendait sûrs les coups lancés dans leurs rangs pressés.

Les hommes tombaient, inondant de sang les chaloupes et poussant des cris de rage. L'officier commandant en chef l'expédition était exaspéré. Placé dans une yole, derrière la ligne des embarcations, du côté de la haute mer, il se portait sur tous les points, animant ses hommes, leur donnant des ordres, les excitant à en finir promptement.

La marée, montant toujours, portait les chaloupes anglaises sur la côte et commençait à rendre de plus en plus difficile la position des bleus. La mer, parvenue à son maximum de hauteur, couvrant les récifs, les chaloupes pouvaient accoster. Alors il ne pouvait plus y avoir de doute, le nombre l'emporterait. Seulement, pour atteindre cet instant, il fallait, du côté des Anglais, continuer à subir des pertes énormes.

S'éloigner momentanément n'était pas possible : c'eût été laisser le champ libre aux corsaires et ils pourraient en profiter pour fuir. Or il ne fallait pas qu'un seul pût échapper.

L'officier anglais rugissait de colère ; pour tuer dix Français, il allait certes sacrifier plus de cent hommes. Cependant le flot, qui montait rapidement, lui donnait l'espoir d'une prompt solution.

Les choses en étaient là au moment où Algaric et M. d'Estournel, arrêtés sur le récif, s'apprétaient à sauter sur la roche qui abritait la barque du folgoat.

Sur la côte, la cime des écueils apparaissait à peine au-dessus du flot : les chaloupes anglaises se rapprochaient toujours et leur feu était mieux dirigé ; les balles pénétraient dans les excavations servant d'abri aux corsaires.

L'officier anglais poussait déjà un cri de victoire, quand trois détonations formidables éclatèrent en même temps. Des clameurs épouvantables s'élevèrent, et quand la fumée se dissipa, les trois vides remarqués par d'Estournel et Algaric apparurent dans la ligne d'attaque.

Trois chaloupes venaient d'être broyées, coulées ; ceux qui les montaient avaient été précipités à la mer.

Deux hommes seuls surnageaient accrochés à une épave et faisant des signaux de détresse.

—Du canon ! ils ont du canon ! s'écria l'officier anglais, comme s'étaient écriés Algaric et son compagnon.

Effectivement, il était impossible d'expliquer autrement que par l'effet de la mitraille le triple sinistre essuyé par les Anglais.

—Du canon ! du canon ! ils ont du canon ! répéta-t-on de chaloupe en chaloupe.

Tous eurent, à même pensée.

—Il y a une embuscade tendue pour l'anéantissement de la flottille, se dirent-ils. Les corsaires ont des amis sur la terre ferme, ils ont caché des caronades dans les excavations des falaises ; ils nous ont attirés, nous sommes pris au piège.

L'officier qui commandait la flottille, comprenant que toutes ses embarcations allaient sombrer, donna l'ordre de se replier en arrière. La flottille *brassa à culer*, comme disent les matelots, et, perdant l'avance qu'elle venait de prendre, alla reformer un demi-cercle de l'autre côté des grands écueils. Elle était alors à portée de fusil de terre.

Cette manœuvre avait été accomplie avec une telle rapidité que les corsaires n'avaient pu deviner l'intention qu'après l'exécution. Leur feu n'avait pas cessé.

L'officier anglais était ivre de fureur. Il avait perdu trois embarcations, soixante hommes, et avait été contraint de reculer devant l'ennemi. La marée était pleine ; on n'avait que quelques instants pour agir, car, avec la marée basse, l'attaque devenait impossible. Pouvait-il donc rallier l'escadre et s'avouer vaincu ?

Passant à l'avant des embarcations, il lança sa yole au milieu des écueils, sous la grêle de balles qui tombait des falaises. Tout à coup, il poussa un cri de joie.

—Milnes ! dit-il à un officier placé près de lui, nous nous sommes trompés. Voyez, ce que nous avons pris pour du canon n'était que l'explosion d'une mine, si j'en juge par ces trois excavations.

—C'est vrai, sir Williams, dit Milnes en examinant la falaise avec sa lorgnette de poche.

—Regardez, ces excavations sont grandes maintenant et vides : c'étaient celles que nos chaloupes seraient de plus près. Les pierres qui forment saillie sont noircies par la poudre.

—Et d'autres se sont détachées ébranlées par la commotion.

—Il n'y a plus d'ennemi dans ces excavations. Le feu dirigé sur nous ne vient plus que de quatre endroits.

—Oui, sir Williams, c'est parfaitement juste.

—Vite, Milnes, montez dans un canot, parcourez la ligne. Dites à nos hommes ce qui est et ce que nous venons de découvrir. Qu'ils ne croient plus au canon. Allez, Milnes, et faites tout préparer pour une nouvelle attaque.

Un canot servant d'escorte à la yole s'approcha rapidement. Milnes passa à son bord et se dirigea vers les chaloupes.

La yole, sur l'ordre de sir Williams, doubla les récifs pour se reporter derrière la ligne d'attaque. Depuis que les embarcations anglaises avaient opéré leur brusque mouvement de retraite, le feu s'était ralenti et avait fini par cesser complètement.

La brise qui, d'instant en instant, devenait plus fraîche, avait emporté la fumée, et le jour naissant éclairait de ses tons blafards les flots moutonneux de l'Océan.

La yole venait d'atteindre le centre de la ligne quand le canot de Milnes vint la rejoindre. Ce canot traînait à sa remorque une autre embarcation extrêmement petite.

—Un prisonnier ! dit Milnes en saluant sir Williams.

—Un prisonnier, s'écria celui-ci ; vous avez pris un corsaire français ?

—Je ne sais ce que j'ai pris, mais voilà ma capture.

Et Milnes, s'effaçant, laissa voir la frêle personne d'Algaric le folgoat, qui se tenait impassible et sans la moindre expression de crainte.

—J'ai rencontré cette embarcation, reprit Milnes, et je l'ai amarinée. Celui-là, qui est évidemment du pays, pourra peut-être nous donner quelques précieux renseignements.